

## Créativité littéraire 1

### Parlez-nous de vous ! Mettez en scène votre enfance...

---

Nombre d'écrivains ont tiré leur renommée du récit qu'ils ont fait de leur propre vie. Rarement consensuelle, souvent provocatrice, l'écriture de soi forme le récit des événements passés de la vie de l'auteur dans lequel il s'expose en tant que personne, en tant qu'identité propre, face à la société. Si, aujourd'hui, le genre autobiographique – terme formé à partir des trois mots grecs « autos » (soi-même), « bios » (la vie) et « grafein » (écrire) – est répandu dans les librairies, son développement est assez récent à l'échelle de l'histoire littéraire.

Certes, l'autobiographie est un genre connu dès l'Antiquité mais ce n'est qu'au XVIII<sup>e</sup> siècle que naît vraiment l'idée que parler de soi peut être intéressant pour les autres. La première grande autobiographie, *Les Confessions*, a été écrite par Jean-Jacques Rousseau entre 1765 et 1770 et a fait littéralement scandale car jamais auparavant quelqu'un n'avait autant exposé ainsi son intimité à la face du monde !

Toute autobiographie passe nécessairement par le récit de l'enfance de l'auteur, de manière plus ou moins brève, car l'enfance constitue un moment essentiel de la vie, celui où se forge la personnalité du futur adulte. C'est souvent dans cette période sensible que l'individu vit des expériences fondatrices, marquantes, qui structureront sa vie d'après.

Consciemment ou non, l'auteur omet certains détails, en enjolive d'autres, les invente même, parfois... Certes, l'auteur rend compte de sa vie, mais il la reconstruit en même temps. On parle de mise en scène du moi.

Racontez un souvenir d'enfance fondateur,  
qui vous a profondément marqué et qui a structuré votre vie d'adulte.  
Vous y mettrez en évidence la richesse des rapports humains et/ou des émotions qui y sont associées.

Pour rédiger un souvenir d'enfance qui pourra être heureux ou malheureux, réel ou romancé, vous :

- utiliserez la première personne du singulier (Je),
- choisirez un moment précis, un événement qui a surgi dans votre quotidien d'enfant,
- emploierez les temps du récit : passé simple, imparfait, plus-que-parfait, conditionnel,
- insisterez sur le prolongement de cet événement passé dans le présent actuel, son impact sur l'adulte que vous êtes devenu,
- insérerez du présent de narration, d'énonciation, et de vérité générale. Ces deux derniers présents témoigneront du regard plus mature que vous avez aujourd'hui, avec le recul,
- convoquerez des personnes de votre famille ou de votre entourage qui ont joué un rôle dans la formation de votre identité.

## EXTRAITS

Mon grand-père s'agaçait de ma longue chevelure : « C'est un garçon, disait-il à ma mère, tu vas en faire une fille ; je ne veux pas que mon petit-fils devienne une poule mouillée ! ». Anne-Marie tenait bon ; elle eût aimé, je pense, que je fusse une fille pour de vrai. Le Ciel ne l'ayant pas exaucée, elle s'arrangea : j'aurais le sexe des anges, indéterminé mais féminin sur les bords. Tendre, elle m'apprit la tendresse ; ma solitude fit le reste et m'écarta des jeux violents. Un jour – j'avais sept ans –, mon grand-père n'y tint plus : il me prit par la main, annonçant qu'il m'emmenait en promenade. Mais, à peine avions-nous tourné le coin de la rue, il me poussa chez le coiffeur en me disant : « Nous allons faire une surprise à ta mère. » J'adorais les surprises. Il y en avait tout le temps chez nous. Cachotteries amusées ou vertueuses, cadeaux inattendus, révélations théâtrales suivies d'embrassements : c'était le ton de notre vie. Quand on m'avait ôté l'appendice, ma mère n'en avait pas soufflé mot à Karl pour lui éviter des angoisses qu'il n'eût, de toute manière, pas ressenties. Mon oncle Auguste avait donné l'argent ; revenus clandestinement d'Arcachon, nous nous étions cachés dans une clinique de Courbevoie. Le surlendemain de l'opération, Auguste était venu voir mon grand-père : « Je vais, lui avait-il dit, t'annoncer une bonne nouvelle. » Karl fut trompé par l'affable solennité de cette voix : « Tu te remaries ! » « Non, répondit mon oncle en souriant, mais tout s'est très bien passé. » « Quoi, tout ? », etc. Bref les coups de théâtre faisaient mon petit ordinaire et je regardai avec bienveillance mes boucles rouler le long de la serviette blanche qui me serrait le cou et tomber sur le plancher, inexplicablement ternies ; je revins glorieux et tondu.

Il y eut des cris mais pas d'embrassements et ma mère s'enferma dans sa chambre pour pleurer : on avait troqué sa fillette contre un garçonnet. Il y avait pis : tant qu'elles voltigeaient autour de mes oreilles, mes belles anglaises lui avaient permis de refuser l'évidence de ma laideur. Déjà, pourtant, mon œil droit entraînait dans le crépuscule. Il fallut qu'elle s'avouât la vérité. Mon grand-père semblait lui-même tout interdit ; on lui avait confié sa petite merveille, il avait rendu un crapaud : c'était saper à la base ses futurs émerveillements.

Jean-Paul Sartre, *Les Mots*, 1963.

Un jeudi après-midi du printemps ou de l'été 1944, nous allâmes en promenade dans la forêt, emportant nos goûters, ou plutôt, sans doute, ce que l'on nous avait dit être nos goûters dans des musettes. Nous arrivâmes dans une clairière, où nous attendait un groupe de maquisards. Nous leur donnâmes nos musettes. Je me souviens que je fus très fier de comprendre que cette rencontre n'était pas du tout le fait du hasard et que la promenade habituelle du jeudi n'avait été cette fois que le prétexte choisi pour aller ravitailler les Résistants. Je crois qu'ils étaient une douzaine : nous, les enfants, devons bien être trente. Pour moi, évidemment, c'étaient des adultes, mais je pense maintenant qu'ils ne devaient pas avoir beaucoup plus de vingt ans. La plupart portaient la barbe. Quelques-uns seulement avaient des armes ; l'un d'eux en particulier portait des grenades qui pendaient à ses bretelles et c'est ce détail qui me frappa le plus. Je sais aujourd'hui que c'était des grenades défensives, que l'on jette pour se protéger en se repliant et dont l'enveloppe d'acier guilloché explose en centaines de fragments meurtriers, et non des grenades offensives, que l'on lance devant soi avant d'aller à l'assaut et qui font plus de peur et de bruit que de mal. Je ne me rappelle pas si cette promenade fut exceptionnelle, ou si elle se renouvela plusieurs fois. C'est longtemps après que j'appris que les directrices du collège « étaient dans la Résistance ».

Georges Perec, *W ou le souvenir d'enfance*, 1975.